

Vers nos richesses invisibles

Un an sans argent sur les routes américaines

Par **Louis Astoux**

En 2019, animé par un profond besoin de cohérence et désirant arrêter toute forme de collaboration avec le système oppressif capitaliste, je me suis décidé à partir voyager sans argent pendant un an à travers les routes nord-américaines. En quête de nouveaux récits pour redéfinir le sens de mon bien-être, je souhaitais sortir de toute dépendance à une consommation qui impacte négativement autrui ou toute forme d'être vivant. J'étais curieux de savoir si en vivant sans possessions, sans aucun pouvoir d'achat, je pouvais être heureux quand même.

De manière plus intime, j'avais le désir d'analyser mon rapport à l'argent, de mieux comprendre les injonctions sociétales qu'il englobe à travers le besoin de productivité, l'autonomie et la dignité qui s'y rattachent ainsi que ma responsabilité envers la société.

Puisqu'aujourd'hui, le système dominant ne valorise nos besoins qu'à l'aide de mesures quantifiables, au culte de la rationalité, je voulais savoir si l'on peut légitimer autrement que par l'argent la richesse d'un partage, d'une émotion, ou de tout ce qui est de l'ordre de l'invisible.

Ce voyage m'a amené à découvrir des univers de pensées et d'actions profondément plus en phase avec les valeurs auxquelles j'aspire désormais. Des vies alternatives, parfois contradictoires où se mélangent nos quêtes de sens dans un monde en plein déséquilibre.

En quête d'autonomie

Pendant les trois premiers mois, j'ai commencé à longer en auto-stop la frontière nord-américaine d'est en ouest. Chaque journée prit alors une tout autre dimension, le temps me semblait concentré dans l'instant présent et les rencontres, pleines de générosités déroutantes, étaient des moments qui me nourrissaient de gratitude et d'humilité. Mon regard pessimiste sur le potentiel bienveillant de notre humanité était bouleversé plusieurs fois par jour. Moi qui, auparavant, observais avec une certaine antipathie les habitants du quotidien, j'étais transporté, accueilli, nourri et entouré d'attention par des gens que je rencontrais à peine. Je n'avais rien à offrir matériellement et ces personnes, chacune avec leur histoire et leur trajectoire, aussi différente les unes que les autres, m'invitaient chez eux, au restaurant, chez leurs amis. J'avais du mal à croire à cette générosité. Il devenait pour moi évident que les valeurs de bienveillance, de générosité, d'altruisme et d'amour circulent en continu à travers les gestes quotidiens d'une humanité d'inconnus.

Ils m'ouvraient leurs portes, se confiaient à moi. L'oreille attentive, j'étais le témoin privilégié d'histoires de vie aussi troublantes que fascinantes. Du vieil Autochtone homosexuel artisan de tambour en peau de chèvre au conducteur de camion roumain exilé loin de sa famille, en passant par le jeune diplômé biologiste et la grand-mère hippie pionnière du « Rainbow Gathering », tous.tes prirent leur place dans mon expérience du monde, ajoutant une trace supplémentaire à la complexité de ma réalité.

Ces innombrables témoignages d'altruisme et ces dons désintéressés au cœur même d'un pays où le consumérisme est roi me perturbaient au plus haut point. Car si l'humanité est riche de tant de beauté, je ne comprenais pas d'où venait le déséquilibre de notre monde, le pourquoi de tant de souffrance.

Si nous privilégions naturellement le lien social et l'entraide, attentifs aux bien-être des autres, comment expliquer l'orientation sociétale vers une surconsommation de masse qui nourrit frustration et mal-être ?

Selon moi, construire et vivre en société doit avoir pour objectif le bien-être de chacun et chacune. J'avais besoin de m'assurer que le chemin d'épanouissement sur lequel je m'étais engagé était aussi partagé par d'autres.

Pour tenter de répondre à cette question, j'ai décidé d'aller à la rencontre de Laurie Santos, professeure de bonheur à l'université de Yale, à New Haven dans le Connecticut. Cette femme d'une grande douceur a été confrontée, dans son quotidien, à un nombre bluffant d'étudiants et d'étudiantes dépressifs et anxieux. En prodiguant ses cours, elle souhaite leur apporter des clefs pour retrouver une plus grande autonomie émotionnelle. Ils s'axent autour du besoin de sociabilisation, de la reconnaissance et de la gratitude, d'être présent ici et maintenant et de donner aux autres. Une étude de l'université de Harvard étalée sur 75 ans me confirma également que la qualité de nos relations sociales est le facteur numéro un de notre bien-être. (Powell 2012)

Ma quête d'indépendance solitaire devenait donc illusoire, et ma rencontre, quelques jours d'auto-stop plus tard, avec le survivaliste Volwest confirma cette opinion. Ce célèbre Youtubeur français exilé dans le Montana travaille dans son quotidien à s'émanciper de la dépendance au système face à un potentiel effondrement de civilisation. Il vit dans un quartier bourgeois d'une ville moyenne de montagne, gère une petite boutique de fleuriste pour répondre à ses besoins et parallèlement, analyse méthodiquement le plus d'alternatives de subsistance possible. Selon lui, face à la convergence de problématiques lourdes dues à la globalisation des systèmes, une transition, née il y a quarante ans, vient proposer des solutions de consommation de rechange à nos besoins primaires. Convaincu que cette transition, si elle n'est pas choisie, sera un jour subie par ceux qui n'auront pas engagé une démarche alternative, il invite chacun et chacune à anticiper de futurs bouleversements par des actions quotidiennes tournées vers plus d'autonomie locale. Il propose pour ça quatre piliers pour reconstruire une autonomie individuelle : une résilience hydrique, une résilience alimentaire, une résilience économique et une résilience énergétique.

Afin de ne plus être le spectateur et redevenir l'acteur de son propre bien-être, il possède également une armada digne d'un film de guerre et prône une stratégie de défense armée contre toute personne qui pourrait lui nuire.

Le rapport à l'autonomie de Volwest me semblait limité. Son maigre jardin et ses nombreuses armes me laissaient dubitatif quant à sa capacité à long terme de préserver une indépendance totale face au système industriel en cas de pénurie.

Elle ne me semblait pas répondre, dans son idéologie, à l'entretien de rapport social de qualité et je ne m'imaginai pas, dans le cas d'un effondrement sociétal, vivre dans la survie et la peur de l'autre.

Puisque mon bonheur est déterminé par la qualité de mes rapports avec les autres, comment les entretenir si je me méfie de chacun? Et quand bien même une autonomie alimentaire serait suffisante pour un certain temps, à quoi bon survivre le ventre bien rempli si mon voisin meurt de faim? Je comprenais ce choix de direction, mais je ne voulais pas prendre cette voie où mon énergie serait dépensée à me prévenir des autres plutôt qu'à chercher à construire des coopérations.

Je repartis sur la route, mon pantalon commençait à s'user et ma barbe prenait des allures sauvages. Je lâchais progressivement prise sur mon ancien confort de sédentaire, le soleil ou la pluie m'affectaient similairement, j'acceptais de plus en plus les événements désagréables hors de mon contrôle.

En allant visiter Détroit au bord du Lac Sainte Claire, j'ai été accueilli pendant deux semaines dans une ferme urbaine en plein centre-ville. Cette ville est particulièrement propice à l'analyse d'alternatives hors système, notamment en termes d'autonomie coopérative.

Après la crise de 2008, la ville s'est vue vidée de ses banlieues, les transformant en cités fantômes. Les prix dérisoires des maisons et des terrains ont permis à quelques apprentis agriculteurs de s'installer et de faire renaître la vie sur le bitume. Aujourd'hui, c'est plus de 70 fermes et organisations qui travaillent à l'autonomie alimentaire de la ville. Ils utilisent la terre pour créer des relations humaines et aider les populations défavorisées à se reconnecter à leur souveraineté, source de liberté. J'ai trouvé dans ce paysage urbain transformé, la vision d'un nouvel imaginaire fertile où l'organique reprend sa place sur le cubique, autant dans les rapports humains que dans les rues et les maisons. Le couple qui m'accueillait avait construit sur sa ferme une habitation en terre et en palettes où l'atmosphère était chaleureuse et accueillante. Ils recyclaient tous les déchets de l'époque d'avant-crise en abris, balustrades, poulaillers ou zones de stockage. J'avais l'impression d'être dans un univers futuriste où les êtres humains auraient cessé de consommer pour réutiliser tout l'existant déjà produit.

Un destin commun

Après plusieurs centaines de kilomètres en stop, la traversée des montagnes de l'Alberta sur un train de marchandises et le passage en traversier dans le coffre d'un camion (avec l'aval du conducteur), j'arrivais sur L'île Salt Spring, à l'ouest de Vancouver, où, en échange du gîte et du couvert, je travaillais bénévolement dans un atelier de jouet en bois. Grâce à leurs outils et à leurs bons conseils, j'assemblai là-bas trois vélos recyclés pour en construire un avec lequel je partis, un mois plus tard, en direction de la Californie.

À la vue des montagnes de l'État de Washington, je bifurquais alors à l'est en direction de Twisp. C'est perdu dans une immense forêt que j'ai alors fait la rencontre de Lynx, une Anglaise qui, depuis 40 ans, vit dans la nature avec comme seule ligne directrice la volonté de produire la totalité des objets qu'elle utilise dans son quotidien. Elle était vêtue de peaux de bêtes et elle m'apprit pendant une dizaine de jours à tailler des silex, construire des pots en glaise, faire de la colle avec de la résine, tanner de la peau, reconnaître les traces d'animaux et faire un feu en friction. Bref, développer les savoirs ancestraux d'une vie en totale immersion dans le vivant. À travers ses enseignements, Lynx développa ma perception d'une nouvelle forme d'autonomie, elle m'apprit que l'énergie et le temps nécessaire pour faire un feu pour une personne ou pour dix est le même et que pendant que l'un prépare le feu, l'autre peut accomplir une autre tâche. Que cette interdépendance entre êtres humains dans la nature est notre plus grande force, mais que nous sommes bien peu de choses dans cet univers de diversité qu'est le vivant. Elle m'apprit à reconnaître les éléments de la nature selon une multitude de caractéristiques. Plutôt silencieuse, elle pouvait me parler des qualités d'un simple bout de bois ou d'une pierre pendant plusieurs minutes. Ce langage du vivant qu'elle maniait à merveille me semblait venir de bien loin et raisonnait en moi comme une évidence oubliée.

À mon départ, elle m'invita à réfléchir sur l'interconnexion entre chaque chose ainsi qu'à la destinée de nos interdépendances dans le monde actuel.

Le principe de coopération devint alors une évidence. Ma liberté et l'autonomie qui s'y rattache, le désir de vivre hors du système et de cultiver le bien-être sans impacter celui des autres, tout cela pouvait désormais prendre forme dans une nouvelle aventure, celle du « Nous ».

Pique-assiette

Depuis mon départ du Québec, j'avais une facilité déroutante à me nourrir tant les poubelles des grandes surfaces étaient pleines (en 2010, aux États-Unis, 30 à 40 % de la totalité des produits alimentaires avait été perdue ou gaspillée - Buzby, Farah-Wells et Hyman 2014).

Manger sans argent dans des pays où les poubelles débordent de ressources était simple, je continuais donc mon aventure sans troubles alimentaires particuliers.

En arrivant au nord de la Californie avec mon fidèle vélo toujours vaillant, je rencontrai au hasard d'une nuitée WarmShower (l'équivalent de Couchsurfing pour les voyageurs à vélo), deux personnages qui devinrent vite des compagnons de cœur. Cheko, jeune Mexicain vivant à Vancouver, qui avait décidé de rejoindre sa famille en longeant la côte américaine jusqu'à San Diego, et Sam, disquaire hurluberlu d'une petite ville de Tasmanie et amoureux des aventures à vélo. Ensemble, nous avons expérimenté le voyage sans argent à trois. Nos nombreux débats évoluaient souvent sur notre rapport à l'attachement. Nous nous reconnaissions dans une quête partagée d'indépendance émotionnelle face au caractère éphémère de toute chose, matérielle ou relationnelle. Ces réflexions étaient d'autant plus pertinentes que nous les vivions dans notre quotidien, laissant ci et là des objets finalement trop lourds ou insuffisamment utiles pour être portés à longueur de journée. C'est l'avantage de transporter l'intégralité de nos possessions matérielles : le minimaliste s'imposait à nous.

Nous réfléchissions également à la place de l'équité dans cette démarche où nous prenions à tous.tes et ne donnions à personne. Trois jeunes hommes, en pleine force de l'âge, ne produisant absolument rien.

Tout au long de ce voyage, j'ai lutté dans mon for intérieur contre le sentiment salissant d'être un parasite, de profiter des autres sans rien leur apporter. Quand certains travaillent d'arrache-pied pour subvenir à leurs besoins, d'autres se permettent de se nourrir de donation sans rien faire? Ce défi fut sans nul doute la plus grande épreuve que j'ai eue à relever. Dormir sous un pont, manger dans les poubelles, porter les mêmes affaires qui se dégradent progressivement, être sale sans pouvoir me laver, tout cela finalement n'était pas grand-chose face à l'écrasante culpabilité de l'injonction productiviste qui me rongait l'âme. Ce travail immersif et de réflexion collective m'a permis, en partie je suppose, de me redonner l'accès à ma souveraineté d'être, non pas pour ce que je faisais, mais par le simple fait d'être.

Cette progressive émancipation s'est accompagnée conjointement d'un changement d'observation de mon environnement. Plus j'acceptais ma légitimité de vivre sans produire, plus je découvrais la richesse de ce qui compose l'invisible de nos interactions entre toutes formes vivantes. Je me fascinai des gestes les plus simples de charité humaine, dénués de toute forme d'intérêt, je contemplai la force majestueuse et mystérieuse de l'océan, la gymnastique organique du végétal et le défilé gracieux des nuages.

Ces quelques jours de voyage collectif me firent un bien fou. Les trois vagabonds bienheureux que nous étions vivions dans une innocence joyeuse. Malgré la richesse de nos relations, nos routes se séparèrent à San Francisco. Ce fut une occasion supplémentaire de travailler sur mon détachement relationnel, ne dépendant plus que de ma seule volonté pour avancer.

Ma compréhension du bien-être évolua par cette expérience, j'avais développé une certaine indépendance émotionnelle, sans attentes qui, alliée à des interactions sociales respectueuses et de qualité, me semblait être la recette juste de mon épanouissement.

Je concevais que la quête de bien-être occidentale que j'analysais peut sembler indécente pour certain.e.s face à l'horreur que vivent d'autres vivant sur la planète. Pour ma part, j'y voyais une racine primordiale à l'amélioration de la qualité de vie de l'ensemble du vivant : en rattachant mon bien-être individuel et la santé qui en découle à l'interdépendance de tout ce qui fait ce monde, je prenais en considération l'importance d'entretenir l'harmonie de ce tout. Le reconnaître est la première étape pour le préserver.

En transformant le mode de représentation du bien-être occidental, je redéfinis l'ensemble de mes rapports aux besoins du quotidien et les conséquences productivistes néfastes qui en découlent.

De cette conscience résulte, au premier échelon d'accessibilité, notre pouvoir d'action initial.

Juste valeur

La Californie est une terre d'extrêmes. En quelques heures, je passais d'un pont entouré de sans-abri à être accueilli dans un loft de luxe par une des têtes de l'intelligence artificielle de Google, l'ami d'une relation qui suivait mon périple. Le paradoxe était troublant, car en m'invitant au restaurant, il me permit d'observer le changement de perspective que le voyage avait opéré en moi. En reprenant une place de client, à être servi grâce à l'argent, je ne voyais plus la réalité sous le même angle. J'observais la mine sombre des cuisiniers sud-américains, les assiettes à moitié mangées des clients partir à la poubelle, et les immeubles immenses qui entouraient la vue panoramique de la terrasse. Je tentais d'imaginer la relation au bien-être des gens aux alentours, des riches clients aux humbles serveurs.

Je profitai de mon passage à San Francisco pour creuser ces observations d'intenses inégalités et d'usage de la valeur en faisant deux semaines de bénévolat dans une structure associative qui nourrit quelqu'un.es des 8 000 personnes sans-abri de la ville. En quelques jours, j'avais réussi à mettre en place un système qui me permit de générer quelques centaines de dollars de dons pour cette association.

Je travaillais bénévolement dans une auberge de jeunesse le matin en échange de mon logement, puis je passais les heures suivantes à aider les structures de soutien aux personnes sans-abri. Après qu'elles avaient mangé, je récupérais le reste des abondants lots de nourriture recyclés du gaspillage des grandes surfaces par l'Association pour aller ensuite cuisiner des repas à prix libre dans l'auberge de jeunesse pour les jeunes voyageurs internationaux. L'intégralité des fonds était reversée ensuite à l'Association.

De ces déchets du système surgissaient alors bien-être et entraide.

À une échelle macro, il me semble désormais évident que l'indicateur de valeur de nos interactions économique n'est absolument pas efficace puisqu'il ne prend pas en compte le monde invisible, émotionnel et subjectif qui nourrit notre bien-être. Pour autant, ces échanges n'ont-ils aucune valeur ?

Notre société calcule et organise notre rapport au bien-être de manière purement rationnelle, générant par ce fait un gaspillage de ressources et de vie sans précédent.

Redéfinir notre bien-être individuel c'est redonner sa valeur aux composantes non mesurables et invisibles de nos réalités. C'est organiser nos rapports sociaux non par profils individuels, mais en pleine conscience des liens invisibles qui articulent les interactions sur notre planète.

Conclusion

Toutes ces expériences traversées et ces vies rencontrées, déconnectées en soi par leur différence, se retrouvent dans ma quête de cohérence et d'alternatives au système actuel. Il y a bel et bien un monde en dessous du monde dominant capitaliste et individualiste. Un monde qui ne peut pas encore se détacher complètement de l'autre mais qui cherche, observe et met en pratique des façons d'être qui tendent à converger du « je » au « nous ».

Mon approche de cohérence s'inscrit depuis dans un grand tout où je m'applique dans mon quotidien à harmoniser mes actions avec les besoins de notre époque et du territoire qui m'entoure tout en mesurant la juste limite de ma liberté selon les effets qu'elle génère sur celle des autres (Raworth 2018).

Grâce à toutes ces rencontres et ces expériences, j'ai basculé d'une vision individualiste à une vision d'interdépendance de notre bien-être. Par les conséquences de partage et de coopération qui en découlent, j'ai depuis retrouvé un sens à mon existence et un angle d'observation qui prend en compte la subjectivité et la complexité de nos nombreuses réalités.

Cette diversité de perspectives m'a amené à redéfinir mon rapport à la valeur pour passer d'une injonction de productivité rationnelle où je ne donnais d'importance qu'à ce qui passait au travers du prisme de l'argent à une prise en compte plus large de la richesse, ce que le philosophe Patrick Viveret renomme à juste titre « *les forces de vies* » (Viveret 2003) où les caractéristiques qualitatives sont subjectives, où l'invisible, le bruit du vent, nos émotions et la poésie ont leur place dans la balance, où j'ai pu légitimer ma propre existence, non pas pour ce que je fais, mais pour ce que je suis.

C'est un long chemin, mais j'ai désormais décidé d'apprendre ce « vivre ensemble » puisqu'il est devenu à mes yeux la source de tous les possibles.

Biographie

Cuisinier de formation, touche-à-tout, spécialisé en rien, je suis actuellement engagé dans la conduite d'aventures immersives à des fins de transformation comportementale vers plus de cohérence environnementale.

Références

Buzby, Jean C., Hodan Farah-Wells et Jeffrey Hyman. 2014. « The Estimated Amount, Value, and Calories of Postharvest Food Losses at the Retail and Consumer Levels in the United States », *USDA-ERS Economic Information Bulletin 121* : 1-33.

Powell, Alvin. 2012. « Decoding keys to a healthy life », *The Harvard Gazette*, 2 février.

Raworth, Kate. 2018. *La théorie du donut. L'économie de demain en 7 principes*. Paris : Plon.

Viveret, Patrick. 2003. *Reconsidérer la richesse*. La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube.